

LE REFUGE
DU
TEMPS

PEPE CANTALEJO

Traduction: Ana Fernández Calero

Le Refuge du temps

Pepe Cantalejo

Traduction et nouvelle révision :

Ana Fernández Calero

<https://goo.su/00OlTc>

Image couverture : Emmanuel Lefebvre

<https://goo.su/EZcgL>

ISBN : 978 94 03 72091 3

<https://desacertada.com>

04/2020 : El Refugio del tiempo.

12/2023 : Le Refuge du temps

LE REFUGE

DU

TEMPS

PEPE CANTALEJO

Traducción: Ana Fernández Calero

PROLOGUE

Je doute que quiconque lira ce prologue, car le travail des traducteurs passe souvent inaperçu, à moins que leur traduction ne soit un désastre. J'espère que ce n'est pas le cas.

Ce projet a vu le jour un matin où j'ai déjeuné avec l'auteur. J'aurais aimé goûter des croissants devant la Tour Eiffel, mais en fait, c'était dans ce café qu'on fréquentait tous les deux. Là, il m'a parlé d'un livre qu'il avait à l'esprit ; un roman dystopique dans lequel la protagoniste arrive dans un village où, en apparence, tout semble être sens dessus dessous. J'ai trouvé le concept très fascinant, alors ensemble, nous avons commencé à développer l'intrigue.

Peu de temps après, une fois que les premiers chapitres ont été esquissés, j'ai eu l'occasion de les lire. En découvrant plus sur l'atmosphère de l'histoire, peut-être pas tant pour le lieu, mais pour ses personnages fous, surtout les femmes qui façonnent ce récit choral, mon intérêt pour la pièce a été *in crescendo*. Ce fut une grande surprise quand, lors d'une de nos rencontres, l'auteur m'a proposé de traduire le roman, après tout, je n'avais pas encore terminé mes études universitaires.

Bien que je manquais d'expérience, je voulais prendre cette opportunité comme un défi personnel et faire mes premiers pas dans le monde de la traduction. Ce n'était pas facile, car la narration était aussi absorbante qu'embrouillée.

8

Chaque fois que je terminais un chapitre, je devais le réviser au moins trois ou quatre fois jusqu'à ce que je sois satisfaite du résultat. Même avec le processus déjà terminé, j'ai dû le revoir trois fois de plus. Toutefois, cette expérience m'a été très gratifiante et m'a beaucoup encouragée, car j'ai pu confirmer que j'aimais vraiment ce métier. De plus, je dois admettre que c'était amusant de me trouver comme l'un des personnages.

Et comme j'ai apprécié la traduction, j'espère que les lecteurs feront de même avec la lecture.

PRÉFACE

À la fin d'avril 2019, quand j'ai terminé « Jota ; melodía homicida », j'ai décidé de faire une pause. C'est ce que j'ai dit à mon bon ami Tati (il aussi m'a conseillé de le faire). J'avais abandonné mes cours de musique, le jazz et la guitare étaient relégués au troisième plan. Et le gros plan, toujours la famille, avait aussi besoin de mon attention.

Peu de temps après, pas une semaine ne s'écoulait, je me trouvais déjà, encore une fois, devant l'écran de mon ordinateur. J'avais plusieurs affaires en cours.

Le premier : reprendre le livre de poésies qui reste inachevé depuis qu'en 2014 je me suis mis avec lui.

Le second : un nouveau récit de Jota, qui serait son troisième récit, et encore, à la fin de ce mois d'avril 2020, attend toujours. L'idée d'un troisième me fit aborder l'histoire d'un autre personnage qui apparaissait déjà dans le deuxième épisode du sous-inspecteur, un tueur à gages. Alors j'ai commencé à écrire sur ce roman. Et c'est au cours de cette écriture que ça m'est venu à l'esprit; j'avais croisé une nouvelle histoire, qui n'avait rien à voir avec Jota.

J'avais à l'esprit le nom d'un personnage pour le rôle principal de l'histoire, mais je ne savais pas si elle accepterait. Le 22 juin 2019, j'ai lancé la question sur Facebook :

« Que dirais-tu de trouver ton nom, de te trouver toi-même, comme personnage d'un de mes livres? ».

Et c'est là que ça a commencé. Vous n'êtes pas encore entré dans l'histoire, mais la musique¹ avec laquelle commence cette...

¹ Little black submarines — The Black Keys

I. OÙ JE SUIS ?

L'arrivée

Ce midi-là, tout en circulant dans l'ancienne décapotable blanche, elle s'écarta de la rue. Elle était si fatiguée qu'elle ne remarqua pas qu'elle était sortie de la chaussée et s'est presque renversée. En un clin d'œil, à cause de l'instinct de survie toujours attentif, elle abandonna le lourd sommeil qu'elle supportait depuis l'aube (elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit) et tourna le volant pour esquiver la collision et éviter de quitter la route secondaire où elle circulait. Puis, elle continua sur le chemin de terre, elle n'avait pas le choix. Après quelques minutes au volant, elle revint à la fatigue. Quand elle récupéra la réalité perdue, sans s'en apercevoir, elle ignore comment elle put prendre la singulière route par laquelle elle conduisait à destination d'aucun endroit connu. Aucune ferme ou propriété, on ne voyait que bosquet et terre. Avec ce nouveau dénivelé, même la rue principale resta hors de vue.

— Putain ! Je m'en irai plus tard. Sinon, je reviendrai à

l'endroit où je suis entrée, si je m'en souviens ! Mais bien sûr !

Elle se plaignait en observant dans le rétroviseur la poussière qu'elle laissait derrière elle. Celle-ci l'empêchait de voir le chemin parcouru, comme des graffitis d'ardoise blanche qui s'effacent avec ce dense nuage de molécules.

Ce n'était pas pour rien, la route poussiéreuse était parsemée de nids-de-poule et de quelques saillies. Les manières de conduire pour éviter de tels obstacles la firent basculer dans un tourbillon de coups de volant brusques ; elle n'eut d'autre choix que de ralentir. Diminuer la vitesse lui permit de gérer le visuel. Et, même si elle restait désorientée, elle était contente de la circonstance.

Pendant plusieurs minutes, elle conduisit à contrecœur. La sensation qui l'assaillit était de s'évaporer de tout ce qui l'entourait. Cette prise de conscience l'empêcha de ne pas changer de direction. Elle regarda en arrière à chaque instant, comme si elle voulait faire demi-tour. Enfin, elle decida de continuer sur la voie qui la guidait sur la route inconnue, de la même façon qu'un électron est piégé dans un champ électromagnétique. Délaisée, et avec la ferme intention d'aller là où le chemin inconnu la menait, elle alluma la radio; la station habituelle n'était pas sur la bande de fréquence. Elle eut beau fouiller ; seules des interférences et un non-sens de bruits tardifs occupaient l'environnement sonore que la radio fournissait. Soudain, elle trouva une station et commença à l'écouter. Le présentateur disait :

— Et après avoir entendu le bulletin météo pour le nouveau jour à venir, nous suivrons avec plus de musique, salua le météorologue de la station inconnue. Miguel Coleman Campoamor, dites-nous ce que sera demain.

— Comme les précédents en mars, nous continuerons avec de petites bruines. Le crachin de la semaine dernière fera trêve, au moins pour quelques jours.

— Crachin ? Dans cette province sèche ? protestait-elle en regardant le ciel. Pas un seul nuage et il dit qu'on est sous la pluie depuis une semaine. La poussière serait alors posée sur la terre, et elle ne soulèverait pas ce nuage de poussière que je laisse derrière moi. Quelle est cette station ? Ou plutôt, se plaint-elle encore, d'où diable elle émet ?

— Et maintenant, l'un des succès de l'époque, suivait le discours radiophonique. Ils sont en tête des listes de ventes depuis quatre semaines : *Proyecto Quercus*, avec son thème « Delito ».

La femme se tut, cela lui surprit, ce fut la première fois qu'elle entendit le nom de ce groupe. La chanson commença et, après les premiers accords, avec tonique dans La mineur de septième, le tempo accéléra et la voix fut entendue :

« Si venías por la izquierda,
no te adentres por allá,
esta es la única izquierda,
donde los duros atajos
del amanecer se estrechan
y surge un nuevo delito
a cada paso que das,
pero no podrás parar.
Y, a cada trago
brotará un nuevo delito.
Si escupiste a las piedras
de nuevo te equivocaste
Férreas se mantienen ellas
... ».

La chanson était accrocheuse, mais la femme fit une nouvelle recherche de stations sur la vieille radio. Après avoir atteint la fin de la bande de fréquence, elle changea de station jusqu'à qu'elle mit celle d'avant, la seule que l'ancien appareil pouvait retransmettre.

— Bordel ! Qu'est-ce qui se passe ?, se plaignit-elle

encore. (Elle écoutait une autre proposition musicale inconnue offerte par la station : Ricardo Iorio et son « Allá en Tilcara² »). Un autre thème que j'entends pour la première fois. Est-ce une station locale ? Ou est-ce un programme de groupes émergents ?

Elle l'aperçut immédiatement. Là, sur sa gauche, il y avait une grande propriété.

— Putain ! Il était temps d'arriver au bout du chemin. (Elle contempla tout ce grand horizon). Quel domaine ! Il semble du siècle dernier.

Du moins comme prévu, l'aspect de la propriété trahissait son ancienneté. Un énorme portail en noyer avec de grandes baies vitrées de verre rugueux et opaque. La porte, avec deux battants, dépassait la hauteur de 250 centimètres, presque concordait avec ses 220 de largeur. Le porche occupait toute la large façade de l'immense maison en acacia sculptée, mais avec peu ou pas de relief. La colline, où la femme se trouvait, se dressait comme un plateau majestueux sur la terre rugueuse qui semblait maintenant humide. À l'est et à l'ouest du logement, et à proximité de celui-ci, plusieurs rangées d'eucalyptus énormes et vivaces se montraient stables, comme plantés exprès pour offrir de l'ombre en été et un abri devant le vent impassible qui soufflait sur cette colline. De plus, la maison était entourée de terres agricoles, mais elles n'étaient pas ensemençées. Elle arrêta la décapotable et regarda de nouveau vers le domaine.

— La vache ! On dirait qu'il semble sorti d'un feuilleton mexicain.

Même si elle regardait, elle n'arrivait pas à comprendre ce que le bâtiment faisait là, ça semblait sorti de nulle part.

— Mais où je suis, merde ? D'où ça vient ?

² Ricardo Iorio — Allá en Tilcara

Apparemment, on est à Tabernas avec son regard vers le Far West, une nouvelle plainte remplie d'une grande incrédulité la faisait croire qu'elle se trouvait là ; dans le néant. (Mais elle continuait là, elle ne pouvait pas ignorer la vision). Est-ce que je rêve ? (Elle regarda vers la maison, vers le vaste terrain et vers les arbres par où elle avait venu). Putain ! On ne voit pas l'oliveraie ! Je vais devoir faire demi-tour !

Cependant, comme une infection, la curiosité était plus grande que l'envie d'entreprendre tout retour. La construction impressionnante, avec les énormes arbres des deux côtés, ne cessait pas de la surprendre. Sa perplexité, marquée sur son visage, indiquait qu'elle se sentait piégée dans un rêve.

— Que quelqu'un me pince, je rêve !

Elle se dirigea vers la maison. Elle semblait tenir la ferme intention d'entrer.

— Imagine, femme. (Elle parlait toute seule). Une de ces maisons, de l'un des films de Clark Gable, dans cette plaine africaine, en tuant les moustiques à coups de claques. De plus, l'énorme ventilateur tournant lentement, accroché au plafond en bois du salon par lequel sort l'escalier menant à l'étage supérieur. Ensuite, le beau et musclé séducteur qui sourit. Je le vois ! Tout d'abord, il me montrerait la propriété, les plantations de tabac, le troupeau de chevaux et le choix de pouvoir monter sur l'un d'eux pour parcourir l'interminable plaine. Et puis, il me monterait dans une des chambres.

Tout à coup, le monologue s'arrêta. Elle se réveilla de son rêve, celle dont elle parlait, et se retourna.

— Mince ! Une plaine ; grande, large, vaste en étendue, vaste en désolation.

Elle ne put pas observer une seule petite plantation. Tout était désertique, sauf les eucalyptus verts et un certain nombre de plantes sauvages qui, comme un reflet, étaient

proches de la voiture. Elle n'y fit plus attention.

— Je ne comprends rien ! Elle niait par des gestes de déception. Tout cela semble si inhospitalier, bien que le sol semble quelque peu humide et que l'on puisse sentir cette odeur de terre humide. Et cependant, le type de la météo a dit qu'il y a eu une fine couche d'eau toute la semaine. Il est clair que la station ne parlait pas de cette localité.

De nouveau, elle tourna son regard vers l'immense portique.

— Et si on m'observe ? On ferait mieux de faire un détour par la sortie de la maison, il y aura quelqu'un. (Elle commença à l'encercler. Elle marcha pendant une vingtaine de minutes autour de ce manoir en bois). Personne n'est sorti. Aucun signe d'équipement. (Elle s'arrêta encore). Je ne pense pas que tout le monde soit à l'intérieur. Même si c'est possible, il n'y a rien d'autre pour faire attention. Pas un simple potager pour les besoins personnels d'alimentation du propriétaire qui occupe et maintient la ferme, seulement ces fleurs sauvages.

Elle avait presque fait le tour. Elle se trouvait comme l'horloge quand la petite aiguille est traînée jusqu'à la ligne d'arrivée de midi par l'aiguille des minutes, en marquant à nouveau « l'heure pile ». Le virage la rapprocha de la décapotable blanche, jusqu'à ce qu'elle le voie.

— Vraiment ! Cela semble sortir d'une autre époque. Comment ne l'ai-je jamais vu auparavant ? Et comment n'ai-je jamais entendu parler de cet endroit particulier ? Penrose !

Elle s'approcha de la voiture, mit sa main dans la boîte à gants, sortit son téléphone portable et activa le GPS.

— Rien ! Le navigateur ne fonctionne pas ! (Une nouvelle plainte fut formulée à mi-voix). Pas de couverture ou je ne sais quoi. (Elle s'approcha de la borne frontière, numéro LXXX103-119). Voyons maintenant combien de temps il me faudra pour revenir à la bifurcation. La curiosité

d'y entrer continue de m'appeler.

Encore une fois, elle prit son appareil, lui redémarra et chercha un plan pour lui montrer sa position.

— Bon sang ! Quelle étrange chose !

— Vous vous adressez à moi ? répondit une personne.

La femme qui pilota la vieille décapotable faisait des efforts pour trouver le propriétaire de cette voix. Tout à coup, elle le vit, près de la lisière florale, à genoux et manipulant les fleurs des champs d'arbustes fruitiers : groseilles, myrtilles, violettes, fraises et framboises. Il était là.

— Que font ces plantes fruitées sauvages au milieu de ces champs ?

— C'est la biodiversité, répondit le jardinier.

Il portait une tenue inhabituelle, semblable à celle de l'apiculteur, mais libre de ce linge en velours côtelé qui empêche les abeilles de le piquer pendant la période de castration de la ruche.

Beatriz, la pilote de la vieille décapotable blanc cassé, usée par de longs rayons de soleil qui pendant toutes les années l'irradièrent, n'avait plus rien à chanter sous son regard perdu. Elle le regardait de haut en bas ; un pantalon en coton bio beige, avec des lignes sombres qui surmontaient chacun des carrés symétriques que le fil dessinait sur le tissu. Une chemise bouclée, également à carreaux, cette fois-ci les angles sur les droites apparaissaient dessinés en fin rouge sous un fond blanc (mélangé à 1,5 % d'ocre) donnant à la blouse l'aspect gris vanille. Ses mains nues étaient souillées de terre, avec des éraflures sur les articulations, autant que son cou. Son apparence lui conférait un air de mystère, autant que sa tête qui se cachait derrière le chapeau d'apiculteur.

— Non, je ne parle pas de plantes. Je parle d'un apiculteur si original avec ces baskets noires que peu ou rien

ne vont avec le costume de jardinier, répondit-elle vaincue par la rencontre.

Elle ne s'attendait pas à voir quelqu'un autour d'elle.

— Cependant, vous avez mentionné la flore et n'avez montré aucun étonnement pour la faune.

— Alors ! s'écria la femme aux cheveux bruns et bouclés. N'en parlons plus ! Je m'en vais.

Elle sauta par-dessus la porte de la voiture, s'assit sur le siège, tourna la clé jusqu'à la position de contact, et quand elle s'apprêtait à démarrer le moteur, elle fut surprise.

— Où pensez-vous aller si vite ? Guadalupe Cantalejo Caballero lui parla tout en savourant le dernier biscuit d'avoine qu'elle vint goûter sur ce chaud moment après le repas. Si vous prévoyez d'abrégé par le sentier, je sais ce que dit le proverbe, mais cette fois-ci, vous ne savez toujours pas si vous pouvez bien faire.

— Pardon ? répondit Beatriz. (Parallèlement, avec son bébé sur le dos, Rocío Delgado Cantalejo le visait avec un petit revolver à canon court et tambour lisse, sauf pour quelques petites grimaces). C'est la première fois que je vois ce pistolet étrange et qu'il y a un manifeste d'arrestation contre moi. Détention qui se produira sans même être avertie par je ne sais qui, et sans avoir commis, en apparence, aucun crime.

— Descendez de la voiture ! commanda Guadalupe Cantalejo. (Toutes les deux furent éclipsées, l'une de l'autre, sous l'inquiétude de la nouvelle apparition de l'ancienne décapotable ; le même que celle qui avait déjà pris la branche de la route secondaire. Pendant ce temps, Rocío était toujours pointée avec l'arme déchargée). Je n'ai pas envie de perdre toute la journée avec vous en jouant à ce jeu inutile !

— Du calme ! Vous gagnez !

Beatriz leva les mains et fut à moitié muette devant la

fausse menace.

— Qui êtes-vous et comment vous appelez-vous ? demanda Guadalupe Cantalejo.

— Je m'appelle Beatriz, dit la femme aux cheveux bouclés.

— Beatriz ? Je suis sûr qu'il y a plus d'une Beatriz pour ceux-ci et ceux-là, demanda à nouveau la femme impétueuse.

— Beatriz Jiménez, reprit-elle déconcertée.

— Il me semble encore un nom diffus, incomplet. Cette fois, c'était Tamara Castillo Cantalejo, couturière et voyante amateur, qui intervint.

— Très bien ! Vous gagnez ! Mon nom complet est Beatriz Jiménez Martinez.

— C'est déjà beaucoup mieux ! dit la couturière avec une grande satisfaction.

— Bien sûr que oui ! déclara Guadalupe Cantalejo, sa tante. Qu'êtes-vous venus faire dans ce lieu paisible ?

— Je suis sortie du chemin et j'ai pris une autre route. (Elle regardait le ciel de même qu'elle parlait). Et, me voilà maintenant. Mais je parlais.

— Pas si rapide ! (Il y avait une nouvelle exclamation. Cette fois-ci menée par la très haute Rocío, tout en cessant de viser contre Beatriz tout en déboutonnant l'ouverture du haut de la robe fuchsia pour lui donner d'allaiter son enfant). Tu crois que tu pourras sortir d'ici avec cette vieille voiture ?

— C'est vrai ! Je ne pourrai pas le faire. (Sous les yeux de Beatriz, la situation était complètement folle). J'ai à peine d'essence. Dites-moi, y a-t-il des pompes à essence dans le coin ?

— Tu n'as pas répondu à la question que je t'ai posée, dit Guadalupe Cantalejo avec impatience.

— Oui, je l'ai fait, je voulais marcher sur la route. J'ai pris

ma vieille décapotable et je suis partie. Le destin m'a amené ici.

La fermeté avec laquelle la femme des cheveux bouclés parlait ne suscitait ni suspicion ni méfiance.

— Mais bien sûr ! Ta vieille décapotable blanche, protesta Tamara. Coïncidence, hasard ? Dis-nous !

— Je ne comprends rien ! J'ignore ce que j'ai fait de mal ! Sortir de la SE-7200 ?

Jusqu'à ce point, celle qui conduisit la décapotable était encore stupéfaite.

— Alors ! Tu as fait tout ce chemin pour rien, tu auras sûrement des intérêts. Que peux-tu nous apporter ?

Tamara demanda avec l'approbation de sa tante tout en échangeant des sensations et des regards avec l'étrangère. Beatriz prêta attention aux mains de Tamara ; ses ongles étaient colorés et tous différents, comme des passages en guise des chapitres d'une même histoire.

— Je vais avoir besoin de plus de temps pour déchiffrer tes mystères, laissa-t-elle échapper.

— Prétends-tu nous dire que tu es policier ? dit Guadalupe Cantalejo. Ou peut-être chercheuse !

Tamara voulut parler, mais sa tante lui fit des gestes pour qu'elle se taise, sa nièce obéit.

— Oui, je le suis ! dit Beatriz avec une grande véhémence.

Rocío se mit à rire, mais immédiatement, et devant un autre geste de sa tante, elle se tut aussi.

— Impossible ! dit calmement Guadalupe Cantalejo ; elle parlait pour toutes. Si c'était le cas, je le saurais. Nièces, enregistrez-la !

Beatriz leva les bras et, d'une voix passive, se prêta à la fouille.

— Mon arme de service est sous mon aisselle droite et mon badge est dans la poche droite de mon pantalon, dans

mon cul.

— Tu as de beaux seins et un cul serré ! dit la douce Tamara, emboîtée dans son rôle de couturière. Le barman va vraiment t'aimer.

— Ainsi que la docteure, ajouta sa cousine Rocío.

Les gestes et l'apparence de Beatriz les firent penser qu'elle savait déjà pour son cul serré et ses seins ronds. Et tout cela sous le regard indifférent du jardinier qui ne s'était pas encore prononcé. En cet instant, il le fit.

— Pouvez-vous être discrètes ? Il n'y a personne qui se concentre sur les fleurs quand vous vous engouffrez dans vos kyrielles.

— Jardinier, dit Guadalupe Cantalejo, personne ne vous a demandé d'assister à la scène. Vous êtes libre de partir quand vous voulez ou, au contraire, de rester silencieux. Continuez avec vos fleurs et vos fruits sauvages, avec cette belle biodiversité d'insectes, de rongeurs et de reptiles. Et arrêtez de vous mêler des affaires des autres.

— Vous gagnez ! Je m'en vais ! prononça le type à contrecœur.

Il ouvrit sa flasque en métal, dont Beatriz ne pouvait pas clairement apprécier la sérigraphie, et prit un verre de mezcal. Puis, il s'en alla avec tristesse, en regardant fixement le bébé ; Martina, et sa mère ; Rocío. La très haute mère jeta un geste de mépris. Ensuite, dès que le jardinier se retourna, son visage devint opaque et triste. Elle regardait sa fille et la caressait. Toute cette situation semblait floue devant les cornées stupéfiantes de la policière, inspectrice, ou quoi que ce soit cette Beatriz. Elle ne comprenait pas quel était le pétrin. Elle ne lui restait plus qu'à accepter la partie et à jouer le jeu des femmes.

— Puis-je donc monter dans ma voiture et partir d'ici ? Je promets de ne plus déranger à ce sujet.

— Tu oublies deux choses, jeune femme. (Guadalupe

Cantalejo tendit la main et Tamara posa sur elle la plaque de police de Beatriz. L'arme fut prêtée à sa cousine qui la garda). Premièrement, la voiture sera à court de carburant, comme d'habitude. Par conséquent, il te faudra du temps pour partir. Et deuxièmement et plus importante, tu es arrêtée.

Celle qui prétendait être un officier de police ne pût en croire les énoncés. Bientôt, à en juger par son visage, une pensée lui traversa la tête. Et, en voyant que ses oppresseurs l'attendaient, elle dit :

— La voiture est à court de carburant, comme d'habitude ? Bordel ! Quand me suis-je retrouvée ici ? Et arrêtée ? De quoi suis-je accusée ? De garder le dépôt en réserve ?

— Ne parle pas avec tant de mépris, ma chère. (Rocío, avec ses 190 centimètres de hauteur quand elle est pieds nus, s'approcha en même temps qu'elle serrait les dents, tout en donnant de douces tapes sur le dos de son bébé). À Penrose, nous tolérons peu le manque de respect.

L'intimidation eut des effets, ce n'était pas pour rien.

— Je m'excuse si j'ai offensé quelqu'un, dit-elle, bien que je ne sache toujours pas de quoi je suis accusée.

— Possession illicite d'arme et fausse identité, dit avec une grande dureté Guadalupe Cantalejo. Encore plus fausse que cette plaque que tu portes.

Elle jeta la plaque au sol. Cette fois-ci, c'est Beatriz qui serra les dents, garda son sang-froid dans son splendide corps et regarda de nouveau les nuages, comme si ceux-ci pouvaient lui fournir une nouvelle stratégie. Ça tourna mal.

— Et qui va me juger ?

— Chère menteuse au cul serré ! Ici, c'est moi qui commande ! dit Guadalupe Cantalejo avec fermeté. Ici, je représente la justice. Je suis la justice !

— Et je n'aurai pas droit à un procès équitable, ni à une

défense ?

— Bien sûr que oui. Les filles, prévenez à la docteur.
(Elle regarda Beatriz avec beaucoup de culot). Une policière,
hein ? Dans cette tenue de mec ? Tu es trop jolie pour te
ressembler à un homme. Dommage !

Beatriz étendit les mains, comme si elle se trouvait sous
une folie passagère, ses gestes disaient :

« Ça veut dire quoi ? Est-ce que je suis mal habillée ? ».

Les biscuits

Quelques minutes avant d'aller à la rencontre, Guadalupe Cantalejo Caballero, l'une des pineas³, lisait la septième lettre qui lui fut remise ce jour-là.

« Comment évolue la tragédie ?

Chère Lupe, bannie de moi, ce sera la dernière lettre que je t'écrirai, j'en ai un peu assez du jeu de ton mépris auquel tu m'as soumis. Tu verras comment, sans que j'intervienne, et même si je n'obtiendrai jamais cette approche que j'ai désirée depuis longtemps, tu ne pourras pas m'oublier. Mes paroles resteront toujours dans ta mémoire. Celles de cette lettre et des précédentes. Une partie de moi fait partie de toi.

Je continuerai à montrer la voie pour que tu ne fais pas la même erreur, celle de m'oublier de nouveau. Maintenant, à chaque nouvel acte, chaque fois que tu te regardes dans le miroir, chaque fois que tu te réveilles ou que tu continues sous cette rêverie empoisonnée et agréable dans laquelle tu te trouves, tu devras te souvenir de moi. Et oui, tu veux sûrement reprendre cette conversation lointaine que nous pourrions avoir. Ne te fatigue pas, il

³ Pinea ou pineas : Surnom familial que dans le village recevait la famille Cantalejo.

y a un temps pour tout, et le nôtre est déjà passé. Mais, cela ne signifie pas que j'ai oublié, ni pardonné.

La graine de la rancœur est encore en moi, et en la semant, *je continuerai sur ton chemin* pour que tu marches sur elle, partout. *Ton sommeil* ne sera pas détendu ni apaisé. Tu souffriras autant que moi, et ça, dans ma nouvelle façon de comprendre les choses, c'est comme si nous étions amoureux, parce qu'un négatif fois un négatif est égal à un positif. Amoureux ; sentiments d'attachement et de désir. Vraiment, *sa signification ne semble pas dicter* beaucoup de son contraire ; la haine (bien que ce mot peut toujours avoir d'autres acceptions).

Je déteste ce que j'ai vu dans ton regard, *ton ignorance de mes paroles*, ce défaut de désir que tu m'as toujours offert. Réveille-toi, maintenant, c'est moi qui joue avec ce sens. Avant, je t'aimais parce que c'est comme ça, et maintenant, parce que. Maintenant, je t'aime parce que tu me détestes, et tu me détesteras encore, car je t'ai aimé. C'est pourquoi j'ai dû *changer de stratégie* ; le mal engendre le mal, la haine engendre seulement la haine, et *la violence crée uniquement plus de violence*.

Meurtre, mutilation, violence ; dans une plus ou moins grande mesure, toutes font partie d'un même mot : mal. Le même que tu m'as causé avec ton mépris. N'oublie pas que tout est venu d'un sentiment de détachement que tu avais pour moi, quelque chose que je ne méritais pas, car je voulais juste être à tes côtés pour t'aider à affronter tes peurs. Peut-être que ce sont ceux qui t'ont fait ne pas t'accrocher à la foi que tu as un jour placée en moi. Vu de loin et sous la

bannière de la sentence à laquelle tu as été condamnée, rien n'a d'importance..

Réveille-toi et dis-moi, comment tu lutteras contre tout ce sentiment qui t'enivra pour toujours ?».

— Ma tante ! lui dit Tamara. L'as-tu vu ? Elle rôde autour de la propriété. N'est-ce pas un peu étrange ?

Elle finit de lire la lettre et, sans plus, elle la méprise, comme elle l'avait fait pour les six lettres précédentes. Elle la cacherait plus tard dans un des tiroirs de la cuisine, où elle gardait ses précieux biscuits.

— Alors ! (Guadalupe Cantalejo s'approcha de la fenêtre de la grande maison et regarda les gestes de cette femme perdue de cheveux bouclés). Qui dis-tu ? (Elle regarda par une autre fenêtre, qui, de la chambre du rez-de-chaussée de la maison et qui se prosternait juste à droite de l'énorme portique, face à la plaine désertique et trouva l'ancienne décapotable). Cette femme semble un peu désorientée, peut-être qu'elle a l'intention de voler.

— Tu crois, ma tante ?

— Bien sûr que non ! Elle est dans la décapotable ! Cela dit, elle semble plus délabrée que d'habitude, répondit-elle en tournant le dernier des trois biscuits à l'avoine que chaque jour, et après le déjeuner, elle savourait. Vite ! Préviens ta cousine.

Tamara obéit et, bientôt, sa cousine Rocío atterrissait au rez-de-chaussée de cette maison en bois, prête à l'action avec sa nouvelle arme courte à tambour et bien chargée. Elle était désireuse de tirer sur tout ce qui bougeait ou pas, cette question lui était égale; ce qu'elle avait de si ancien, c'était punir. Pendant ce temps, Tamara descendait les escaliers en tapant des mains au rythme de la chanson de la Mercedes

blanche⁴ tout en chantant les paroles.

— Où vas-tu ainsi, ma nièce, avec ton bébé sur le dos ?

— Que veux-tu, ma tante ? Il est temps de téter, et je dois le faire, c'est ma responsabilité, se défendait-elle en rangeant le pistolet. Je ne veux pas que ma fille me reproche demain que je l'ai laissée seule et sans respecter l'heure de l'allaitement parce que la vieille décapotable est revenue avec une femme au volant.

— Quelle jolie, ma cousine ! s'écria Tamara dans son rôle de couturière.

— Mais oui ! dit Rocío fièrement avec une pose dressée. Ma fille est parfaite !

— Oui, la fille aussi, mais je parle de ta nouvelle arme.

— Oui ! Elle est aussi parfaite. (Elle la dégaina). Elle a été fabriquée spécialement pour moi. Pas d'alliages, tout est pur dans les matériaux, et elle ne défie absolument pas. Eva Marquez Herzog est tout simplement géniale.

— Elle sera déchargée, non ? demanda sa tante. Il ne sera pas nécessaire de l'utiliser. Pas cette fois.

— D'accord ! Je la télécharge déjà, dit-elle avec grand regret en baissant ses épaules en signe de mécontentement tout en touchant le pied de sa progéniture. Excuse-moi, Martina, ma fille, disait-elle à son bébé en tirant les balles du tambour. Une autre fois, tu pourras entendre son recul et comment le tambour tourne à chaque fois qu'une balle sort pour siffler.

Elle la rengaina.

— Qui cela peut-il être, cette fois-ci ? demande Guadalupe Cantalejo avec son regard contrarié.

— Cette fois-ci, ma tante ? demanda Tamara avec une voix d'incrédulité tout en comptant sur ses beaux ongles.

Elle commençait toujours par la main droite, du petit

⁴ En un Mercedes blanco — Kiko Veneno.

doigt au pouce. La main en position pianistique et ainsi, avec l'index de sa gauche, elle se touchait chacune des phalanges de droite. Elle baissait son doigt, comme pour appuyer sur des touches. Puis, elle faisait le même avec son autre main. Cependant, il n'y avait pas de doigt avec lequel elle se touchait, seulement son regard suffisait. Elle cessa de fredonner immédiatement le classique de Kiko Veneno et redemanda :

— Que veux-tu dire ?

— La décapotable est là. Encore ! répondit sa tante qui remarquait avec son charabia d'ingestion et de saveur.

— Encore ! s'écria Tamara tout en continuant à compter. De quoi s'agira-t-il cette fois-ci ? Quel sera le mystère à résoudre ?

— Il faudra suivre les miettes et chercher le sens de quelque chose qui n'en a pas, chère nièce.

— Et pourquoi arrivent-ils toujours dans la même décapotable ? Voilà qui est étonnant !

— Il n'y a aucune raison de supposer une rareté, cousine, s'interposa Rocío. C'est comme quand un nouvel être vient au monde, il arrive toujours pareil : par la chatte de sa mère.

— C'est si excitant ! sortit Guadalupe Cantalejo. C'est la première fois qu'une femme prend le relais. Le fait mérite de savourer un nouveau biscuit à l'avoine.

— Huit tours ! s'exclame Tamara.

— Que dis-tu, ma cousine ? (La punisseuse se surprit). Je vois que tu as été affectée par cette petite jupe blanche évasée que tu portes.

— Non, pas du tout ! Elle se défendait d'une telle proposition. J'ai compté huit tours jusqu'à ce que notre tante ait commenté l'intention de manger un autre biscuit d'avoine.

Guadalupe Cantalejo ignore le commentaire, elle était toujours sous l'influence de cette soudaine farce (pour la

première fois, c'était une femme au volant). Les deux nièces furent étonnées qu'il n'y ait pas eu de réprimande pour dire le mot « Chatte ».

« Ne sois pas insolente, gamine ! Il n'est pas nécessaire de répondre par un gros mot », disait la tante chaque fois qu'un mot inapproprié était prononcé en sa présence. « Même si on ne mentait pas ; un gros mot est un gros mot. On peut l'éviter ».

— Un quatrième biscuit, ma tante ? demanda Tamara afin de rompre avec ce souvenir de réprimande.

— L'occasion l'exige, chère nièce.

Et, si tranquille, elle alla jusqu'au meuble pour extraire un nouveau et délicieux biscuit d'avoine de la boîte métallique en forme de cylindre, où elle avait marqué à l'encre imbattable le mot « Délices ». Chose désastreuse pour sa coquette nièce Tamara, qui se serait prêtée avec beaucoup de joie pour avoir réalisé un meilleur design de la boîte, mais Guadalupe Cantalejo fut toujours enfantine et pratique.

— Alors ! Préparez-vous à sortir, ordonna la juge. D'ailleurs, il y avait ceux qui sont venus par la rivière ; ils ne sont pas tous montés sur cette relique décapotable.

— Bon sang ! (Rocío serra encore les dents). Souviens-toi, Martina, ma fille : « Le bourreau ni le regarder, avec cela il a assez ».

— De quoi parles-tu, ma cousine ?

Celle avec les ongles peints essayait maintenant de filer. Elle crut qu'elle avait sauté une partie de la conversation. Elle ne comprenait pas ce que Ríos avait à voir avec un bourreau, pas pour sa cousine.

— Vous ne le voyez pas là-bas ? Le jardinier insupportable.

— Tu sais qu'il n'a pas l'intention de faire de mal, sa tante essaya de la calmer. Il veut juste la voir.

— S'il n'avait pas été si désagréable ce beau jour-là... (La femme au pistolet retentissait avec un grand regret). Mais, il l'a fait.

— Tu devras surmonter ou résoudre ce problème, nièce, mais en temps voulu, sa tante la voulut apaiser. Concentrons-nous maintenant sur la résolution du problème. Qu'en pensez-vous ?

Guadalupe Cantalejo commença à savourer le quatrième et dernier biscuit qu'elle goûtait en cet après-midi singulier. Les deux nièces savaient que jusqu'à ce qu'elle la dévore complètement, elles ne sortiraient pas de la vaste maison. Elles savaient aussi, bien sûr, que la dégustation prendrait plusieurs minutes à la juge. La parcimonie l'accompagnait à tout moment, mais surtout à l'heure du déjeuner, même si c'était un simple biscuit.

— Le mieux serait de sortir pour lui parler, dit Tamara, et de savoir ce qu'elle est venue faire, ce qu'elle fait et jusqu'à quand elle restera. Mais, il est fort probable qu'elle ne puisse pas encore nous donner ces réponses. Peut-être que personne ne le sait encore, pas même elle.

— Personne ne le sait, disait sa cousine Rocío.

— Lui parler, dites-vous ? Guadalupe Cantalejo demanda avec grand mépris. Vous avez vu comment elle est habillée ?

— Quelle meuf ! disaient les deux cousines à l'unisson. Comment peut-elle porter ce pantalon d'homme ?

— Ma tante, que chuchotes-tu ? demanda Tamara, la grande observatrice, en regardant les dessins de ses ongles.

— La même chose que toi en regardant tes ongles. Oui, je suis aussi une bonne observatrice. Tu sais !

En effet, la couturière était toujours attentive à ses ongles. Elle les peignait presque tous les jours. Celles-ci restaient toujours sous l'élucubration docile qui lui hantait la tête à tout moment opportun.

Ce matin-là, comme si elle s'agissait d'une somnambule, elle prit le solvant et fit partir les restes de peinture de la veille, quand elle avait dessiné différentes fleurs sur chacun de ses ongles. Les actuelles (depuis lors, quand Beatriz arriva dans la choquante décapotable) présentaient un passage non biblique, mais prophétique. Dans sa main gauche, le pouce montrait un capot blanc allongé ; dans l'index, un biscuit en forme de huit ; dans le majeur, une étoile à cinq pointes ; dans l'annulaire, une ligne droite sur une carte ; et dans le petit doigt, une aveugle portant une balance. Dans la main droite, et en commençant aussi par le pouce ; une robe avec une porte de fond, une sirène en signal d'alarme, un marteau en bois brisé, un cercueil ouvert, et enfin, dans l'autre petit doigt, un point d'interrogation : l'énigme à résoudre.

Ainsi, lorsque Beatriz étendit les mains, avec son mime, elle disait : « Ça veut dire quoi ? Est-ce que je suis mal habillée ? » et par ses gestes, elle indiquait qu'elle ne croyait pas aux insinuations de la femme de grande taille.

— Avec ces vêtements de mec ? Est-ce que je suis mal habillée ?

Avec la bouche ouverte et regardant en avant ses beaux attributs féminins à moitié cachés derrière son pantalon blanc serré. De sa taille jusqu'à ses pieds, elle passait ses mains nues et chaudes sur le vêtement. Elle cherchait des plis ; elle ne les trouva pas.

— Je ne vois rien de mal dans mes merveilleux vêtements.

Puis, elle tournait son cou et montrait son sourire en voyant son rond cul, serré et beau, qu'elle cachait sous le vêtement texan.

— Évidemment ! Tu es arrivée dans la décapotable blanche ! dit Tamara avec mépris.

— Quel est le rapport ? (Sa question resta en suspens,

l'enquêteuse ou la policière évita la confrontation). Je ne sais pas pourquoi je vous écoute ! Le jardinier n'a vu rien de mal dans mes vêtements.

— Il n'en sait rien ! (Rocío eut l'air ingrat quand elle parla du jardinier). Il est toujours confus et finit par laisser les fleurs pourries et arracher les bonnes. Pauvres abeilles !

— Cette situation me paraît absurde, soupira Beatriz. Vous profitez de la moindre occasion, et ce n'est absolument pas le cas.

La juge brisa la glace :

— Inspectrice ou détective ?

— Plutôt officier de police. (Elle ne voulut pas vraiment parler de sa catégorie). Je ne suis pas inspectrice. De plus, détective est une autre chose, mais je pense que vous le savez, Mme la juge.

— D'abord, une fausse plaque et, maintenant, une opinion burlesque sur ma personne. En plus, elle porte un pantalon, et avec ce léger titubement. Est-ce qu'elle s'est cognée ? Sans aucun doute, cette femme n'est pas un danger.

— Vraiment, ma tante ? (Rocío profita de l'occasion de semer la zizanie et faire changer d'attitude sa tante, la juge). Je vois en face de moi une dangereuse menteuse. Je suis sûre qu'elle ne viendra pas pour rester immobile, tu as vu les dessins de ma cousine.

— S'il vous plaît ! Éclaircissez-vous les idées ! (Beatriz s'était égarée avec tant d'allées et venues). Tantôt je suis une menteuse, tantôt je suis une flic. Pour couronner le tout, en plus de chercher une provocation avec ma tenue, vous insinuez que je suis un peu étourdie. Je vous ai montré mes papiers et je ne sais même pas comment vous vous appelez. Identifiez-vous !

— Tu as certainement raison, chère nièce. Cette femme représente une grande menace. Il faudra d'abord la mettre

en cellule, puis la juger, mais tout d'abord, il faut l'examiner. Emmenez-la chez la docteure.

— Quelle docteure ? Et pourquoi ?

— La Dr Lola Dominguez Escobar, répondit la juge. Et à quoi ça servira ? Pour t'examiner, si vous trouvez normal de porter un pantalon et de venir avec cette oscillation que vous avez, vous avez une araignée dans le plafond. Ou qui sait, vous portez peut-être une maladie incurable.

— Incurable ? demanda l'agent incrédule et furieuse.

— Bien sûr, incurable ! lâcha Rocío. Comme être une idiote. Peut-être que la promenade t'a affecté. Ou peut-être que tu aies déjà ces neurones, victimes de votre naufrage, en train de dériver.

— Girafe, quelle grâce vous avez ! dit Beatriz ; (la meilleure défense est une bonne attaque, toujours). J'espère que vos blagues ne sont pas aussi pointues que vous.

— Ha, ha, ha, ha ! rit la grande femme. Pour qui se rend cette salope ?

— Comment diable tu m'as appelé ?

— Ça suffit ! Guadalupe Cantalejo se fâcha en entendant l'insulte. Tamara Castillo Cantalejo, accompagne la détenue dans les locaux de la docteure Lola Dominguez Escobar.

— D'accord, ma tante. Je procède.

Elle lui mit les menottes et elles partirent pendant que la juge retenait son autre nièce.

— Rocío Delgado Cantalejo ! Cette insulte était hors de propos. Dire qu'elle est idiote est une chose, mais la traiter de salope en est une autre. Est-ce si difficile pour toi de rester sur la défensive sans avoir à aller jusqu'à l'offense ?

— Désolée, ma tante ! la gigantesque femme s'excusait. Ça ne se reproduira plus !

— Je ne le crois pas, tu es comme ça. Mais, au moins, quand tu seras en face de moi et de ta fille, essaie de garder tes manières. Elle n'est pas responsable de ton dédain.

La juge ne revint plus sur la question. Elle alla à la recherche de Tamara et de la détenue.

— Par ici, dit sa nièce Rocío alors qu'elle allaitait son bébé. Ma cousine a l'habitude tardive de faire un détour pour montrer le domaine aux visiteurs, en plus de la route et du village. Ça va prendre du temps pour aller chez la docteure.

Rocío savait bien de quoi elle parlait ; sa cousine aimait les courbes et les silhouettes, alors elle les suivait même pour marcher. Elle n'a jamais aimé prendre le trajet le plus court, car cela signifiait être le plus droit ; chose qu'elle détestait et la mettait en colère.

— Tu as raison, nièce, allons-y.

— Bien ! Ainsi, nous pouvons nous arrêter pour prendre quelques cafés, dit Rocío tout en retouchant la frange. (Tandis qu'elles descendaient sur le côté le plus court, comme lorsque souffle le vent d'ouest, Rocío sentit que Guadalupe Cantalejo ne cessait de tourner en rond à cette tempête qui, quelques minutes auparavant, amenait Beatriz). À quoi tu penses, ma tante ?

— À découvrir quelle serait la raison, ou la nécessité, qu'une inspectrice ou similaire arrive à Penrose. Elle nous a dit sa profession...

Elles se rendaient en village pour un rendez-vous chez la docteure, et après avoir rencontré l'étrange voisine arrivée dans la vieille voiture, elle parlait de ce que son esprit lui disait :

— Une policière ? Il est déroutant, chaque fois que quelqu'un arrive dans ce petit village, et le fait par la même et ancienne décapotable, c'est pour une affaire qui se produira. Mais, qu'est-ce que ce sera, un crime ?

Rocío y prêtait attention. Toutes deux semblaient tenter de relier les caps de cette nouvelle arrivée.

— Dommage de ne pas avoir pu utiliser le pistolet ! Il

aurait pu mettre fin à la vie de l'indésirable, se plaignait Rocío. Calme-toi, Martina, ma fille, ne pleure pas, je te donne l'autre sein.

Guadalupe Cantalejo paraissait un peu nerveuse et profita du moment de distraction de Rocío, alors qu'elle se dirigeait vers son bébé, pour lancer un murmure qui passa inaperçu pour sa nièce.

— Cela aura-t-il un rapport avec les cartes ? Est-il possible qu'elle vienne m'aider ? Le temps dira. Je ne m'inquiéterai plus de ce qui pourrait ou ne pourrait pas arriver.

Rocío apprécia le chuchotement, l'observa attentivement et demanda.

— Je te disais que tu aurais pu l'utiliser, mentit la juge. Ce que tu ne pouvais pas faire, c'était tirer avec ton arme. Et c'est pourquoi, ma chère, je t'ai demandé de la décharger. Cependant, personne ne t'a empêché de frapper ce gars avec ton arme. Si c'était le cas, ajoutait la juge, tu aurais pu, plus tard, quand le temps passerait, défendre cette cause devant votre fille.

— Tu as raison, ma tante. C'était mieux de ne rien faire et de la laisser partir. J'ai encore la possibilité de frapper quelqu'un, j'espère que ce moment viendra.

La juge n'arrêtait pas de se montrer inquiète. Rocío apprécia le geste et demanda a nouveau, mais elle obtint bientôt la réponse :

— Elle prévoit un nouveau crime, ce que je comprends. Mais, pourquoi envoyer une femme habillée en homme ? Qui joue la victime ? Et le coupable ?

— Qui l'envoie, ma tante ?

— Je ne sais pas. Ce détail m'a échappé...

La descente

— Je souhaite que tu excuses ma cousine, Beatriz, Tamara s’adressa à elle en marchant.

— De quelle Beatriz parles-tu ?

Elle prétendit jouer au même jeu que les femmes. Cependant, elle n’avait aucune expérience dans ce domaine, et celle qui l’appréhendait évita d’avoir à prononcer son nom complet.

— De Beatriz, la fausse officière de police. Qui d’autre ? (Sa réponse l’étonna). Ma cousine Rocío Delgado Cantalejo n’est pas une mauvaise personne, mais elle est un peu folle et tourmentée. Il est vrai qu’elle aime insulter, frapper et tirer, mais cette fois, c’était pour provoquer une situation, celle que nous avons maintenant.

— Super ! exclama-t-elle avec une grande dose de sarcasme. Je me sens plus calme en sachant cela.

— Je comprends ta moquerie, mais cela va plus loin qu’elle, soutenait celle des ongles colorés. Ma tante, Guadalupe Cantalejo Caballero, ignore que nous savons qu’on lui envoie des lettres, vides quant aux données de l’expéditeur, mais pleines de haine et de rancune.

— Et qu’est-ce que j’ai à voir avec ça ?

Elle accéléra le pas, comme si la policière soupçonnait quelque chose.

— Beaucoup, ou rien, nous ne comprenons pas encore. Toutefois, tu n’es pas la première personne à arriver dans la décapotable blanche, bien que tu sois la première femme, et

cela nous plaît à toutes.

Elle essayait de ralentir la marche de celle aux cheveux bouclés, mais sans succès jusqu'à présent.

— Que veux-tu dire par là, merde ? l'agent s'énerma. (Elle s'arrêta là). Toutes les voitures sont décapotables ici ?

— Je vois que tu as beaucoup plus de choses en commun avec ma cousine, Rocío Delgado Cantalejo, que tu n'en as l'air, Tamara sourit et poursuivit son précédent débat. Il ne semble pas que tu m'aies compris : c'est la voiture, la même voiture ; même plaque d'immatriculation, même numéro de châssis, même niveau de carburant. Ça me fait rire. Au fait, personne n'a jamais fait le plein, et ça va être compliqué ici.

— Qu'est-ce que ça veut dire, merde ? demanda l'agent.

— Mince ! Tu sembles enveloppée dans un océan de doutes. Ne t'inquiète pas, tu verras.

La réponse provoque Beatriz à hausser les épaules en signe d'indifférence, en plus de l'ignorance qu'elle portait déjà, et à marcher à nouveau comme avant.

— Au fait (elle s'arrêta de nouveau), pourrais-tu enlever ces menottes ou tu penses me promener dans tout l'arc que tu dessines pour continuer à faire un détour avec ton bavardage ? (La policière fit appel à la sagesse de la couturière). Et pendant qu'on y est, si tu le voulais, tu pourrais être beaucoup plus directe, à la fois en paroles et en parcours.

— Mince ! la femme des ongles vifs fit surpris. Tu es très subtil !

Et c'est ce qu'elles faisaient ; tourner en rond.

À maints égards, Tamara était très différente de sa cousine Rocío. Elle n'aimait pas faire de mal gratuitement, ni offenser personne. Elle ne regarda jamais quelqu'un de haut (ce qui correspond parfaitement à sa cousine), et elle avait un grand sens de l'honnêteté.

Tel qu'il fut décrit par l'agent distrait, le détour

ressemblait à un arc, mais celui-ci, dessiné par son accompagnatrice, était trop prononcé. Selon leur trajectoire, elles n'avaient pas encore atteint leur point médian. Comme en tant d'autres occasions, l'intention de Tamara était de marcher sur un large rayon pour prolonger le bavardage. Elle avait convenu avec sa cousine que celle-ci et sa tante arriveraient avant elle et Beatriz dans la petite clinique que la docteure dirigeait à Penrose. En attendant, elle aborderait une autre affaire délicate avec la nouvelle femme.

Le domaine, où Beatriz arriva dans la vieille et bruyante décapotable blanche, était situé à la périphérie du village, à un kilomètre et demi de la clinique, marchant sur l'arc que Tamara essayait de décrire, et à peine cinq cents mètres à pied en ligne droite, comme la juge et sa nièce Rocío le firent.

Sur ce chemin circulaire, elles passèrent devant une taverne. Beatriz relâcha le pas jusqu'à ce qu'elle reste fixée dans la vitrine, comme si elle voulait pratiquer la fonction de toute mouche.

Assez large et avec de grandes vitres qui laissaient apparaître son intérieur, ainsi était le Hitler. Deux baby-foot et deux tables de billard, l'une avec des chaises hautes, l'autre, sans elles, tenait sur son chiffon doublé trois boules d'ivoire : une de couleur noire, une blanche et une rouge. Cette zone de divertissement était située sur le mur droit du local, le plus loin du bar.

Les queues pendaient au mur, comme les tableaux pour compter les points. Beaucoup plus hauts, presque au plafond et au-dessus des coins, on suspendait avec une grande fixation les haut-parleurs se répartissant selon la grande pièce. Le centre diaphane du local était occupé par des chaises et des tables symétriques. Derrière celles-ci, au fond de la pièce, le plus loin des vitrines, il se montrait une petite scène qui s'éloignait d'environ quatre mètres des

tables.

À juste titre, Beatriz supposa que la zone servirait à offrir de petits spectacles et des concerts, avec la juste séparation pour que les participants puissent danser. À la même profondeur et à la droite de celle-ci, au fond des tables de billard mentionnées, il y avait une selle ; un rodéo avec une affiche montrant la légende : « Bière gratuite pour qui résiste au poulain sauvage ».

À gauche de tout se trouvait une large barre accompagnée d'une rangée de fauteuils, immobiles et dressées comme un défilé de soldats qui gardent encore la formation. Le plafond portait quelques lampes, mais beaucoup de lumières, également accrochées et alignées, superposées par zones. Celles de la zone de loisirs étaient disposées de différentes manières, de forme rectangulaire. Elle voulut continuer d'observer ce vaste local, mais la personne chargée de sa garde l'en empêcha.

— Tu n'as pas dit que tu voulais prendre plus de temps ? La détenue s'énerva. Peu importe !

— Oui, c'est vrai, je voulais prendre plus de temps, mais pas autant que tu le penses, répondit-elle en tirant Beatriz et en regardant le ciel comme si elle voulait demander une pause céleste. Mon Dieu ! Quelle patience !

— Alors ! Tu allais me dire quoi d'autre ?

— On dirait que c'est vrai que tu es une flic, mais je ne comprends pas.

— Comment diable tu peux me demander cela ?

— Oui ! Enfin ! Ce n'est pas grave. (Tamara changea de sujet. Elle se détourna de la délicate affaire qui l'amena à l'arc pour pouvoir lui dire, la sécurité de sa tante, Guadalupe Cantalejo). Ce qui compte, c'est la sécurité de ma tante, la juge.

— Heureusement, la salle est vide, elle s'en mêla elle-même, sinon je serai vu comme une prisonnière. Et, en plus

de me mettre les menottes, tu me demandes de t'aider avec j'ignore quelles lettres.

— D'accord ! (Elle l'enleva les menottes). J'espère que je n'aurai pas à le regretter.

— Et tu ne le feras pas ! lui répondit-elle en les enlevant. Ceci est déjà mieux !

Beatriz se massa les poignets et se retourna. Elle pensait retourner à la borne, prendre la décapotable et s'en aller de ce village inhospitalier.

— Ça y est ! Je retracerai la marche et revenir à la place qui me revient.

Mais Tamara l'arrêta.

— Eh ! Où penses-tu que tu vas ? (Elle se plaça devant elle et l'obstrua). Tu penses vraiment que les choses sont si faciles ?

— Oui, je le crois.

— D'accord ! Cours, essaie-le ! Essaie de sortir d'ici, tu verras.

— Je m'y mets tout de suite.

Rapide comme une gazelle, l'officier de police parcourut le cercle de l'envers, au moment où elle passa devant le bar qu'elles laissèrent derrière quelques minutes auparavant. Maintenant, il était ouvert et elle pouvait voir le nom, ce qu'elle avait ignoré.

— Le Bar Hitler ! Mon Dieu ! Bordel !

Il n'y avait qu'un homme à l'intérieur qui la regardait avec une grande admiration.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle. (Elle regarda en arrière et vit que Tamara la suivait de près). Enfin ! À plus tard !

— À plus, boucles !

— Boucles ! C'est la première fois qu'on m'appelle ainsi. (Elle se tourna vers lui). Nous nous connaissons ?

— Pas que je sache.

— Alors, comment oses-tu m'appeler « boucles » ?

— C'est très simple, je ne connais pas ton nom.

— Ça commence ! (Les deux femmes disent simultanément. L'une d'elles de loin. Le barman remarqua la présence de l'autre. Alors que Beatriz s'apercevait qu'elle était tombée dans le piège). Je n'aurais pas dû m'arrêter.

— Mais tu l'as fait, répondit celle avec les ongles colorés. Assume maintenant les conséquences.

— Mon nom est sans importance, tout le monde me connaît comme...

Elle ne lui laissa pas continuer.

— Barman, laisse passer la femme, s'il te plaît.

Mais celui-ci n'écouta pas.

— Quel est ton nom, boucles ?

— Beatriz, elle répondit sèchement à la question.

— Tu vois, c'est bizarre, si les grains de sable de la plage pouvaient s'appeler les uns les autres...

L'officier de police comprit.

— Beatriz Jiménez.

Elle comprit que cela signifiait une sorte de salut intrinsèque de ce village lointain appelé Penrose, un nom un peu étrange. Et un nouveau « ça commence » sortit de la bouche de la souriante Tamara.

— Toutes les tempêtes ne sont pas pareilles, n'est-ce pas ? Le barman bougea de nouveau.

— Beatriz Jiménez Martínez, c'est mon nom complet.

— Allez, super ! Je suis Marcos Alias Lima, lui dit-il avec un large sourire. Le deuxième nom de ma mère était aussi Martínez. Nous pouvions être de la famille !

— J'en doute ! Et, si tu veux bien m'excuser... l'officier de police se mit à se taire.

Elle regarda à gauche et à droite, et continua vers le haut dans l'intention d'atteindre le but désiré, la borne.

— Ça ne te servira à rien ! le barman prit position.

Tamara Castillo Cantalejo te l'a dit et maintenant je te le dis.

— Je ne sais pas ce que vous mijotez avec tous ces petits jeux, disait-elle avec amertume, mais je m'en vais. Je ne supporte plus cet endroit.

— À bientôt, agent !

— Comment sais-tu que... ? (Elle se tut, regarda la pente et réfléchit). D'accord. Salutations.

Elle continua à marcher avec son regard intense sur la borne.

La marche ne dura que peu de temps, Tamara la suivait de près, mais elle ne dit plus rien. Et, après avoir monté, la voiture avait disparu.

— Ne t'inquiète pas, boucles, dit-elle avec dérision. Elle a peut-être été emmenée dans un atelier ou à la vieille pompe pour la ravitailler, mentit Tamara. (Elle ne pouvait pas laisser les choses tourner si mal pour elle). Bien que tu puisses dégager d'ici, peut-être que tu as de la chance.

— Bon sang ! l'officier de police réfléchit. (Avec très peu d'encouragement, elle s'adressa à la femme de la jupe blanche évasée et les ongles peints). Allez, allez ! J'affronterai mon destin.

En regardant maintenant sa septième ongle, Tamara put voir sa prophétie se réaliser. Et, encore une fois, à toute vitesse, elle marchait derrière la prétendue policière.

— Selon mes ongles, nous devons descendre la côte, juste là. (Elle sourit tandis qu'elle pointait vers la maison). Nous y serons en un clin d'œil et nous éviterons une nouvelle rencontre avec le barman curieux.

C'est par là que la femme aux cheveux bouclés commença à courir. Tamara dut accélérer le rythme pour ne pas rester à la traîne, tandis que Beatriz lançait toutes sortes d'injures ; elle se plaignait de tant d'hectares de terres en jachère.

— Je ne comprends pas comment une grande propriété

reste ainsi, sans semer. Quelle façon de gaspiller la terre !

— Non, meuf, ces terres sont entrées dans sa septième année.

Beatriz ne comprit pas cela, donc elle ne prêta pas plus d'attention à ces mots. Elle ne se tairait pas non plus.

— Mince ! Avant un détour et maintenant une ligne droite. Bien sûr ! Ta tante et ta cousine seront là.

Tamara n'ouvrit pas la bouche, elle avait du mal à respirer si vite en marchant. Beatriz ne faisait rien d'autre que marcher, et de temps en temps se tourner pour attendre que la traînée Tamara doive donner une course ou une autre pour l'atteindre. Et, en voyant qu'elle ne montrait rien, Beatriz essaya de lui soutirer des informations à propos du barman.

— Il semblait être un homme confiant et affable, je ne sais pas ce que tu as contre lui. Et maintenant que je me souviens, je crois que tu n'aimes pas non plus le jardinier.

— Le jardinier est une autre histoire, celle des ongles dessinés sauta comme un ressort, c'est mieux que tu ne saches pas. Quant au barman, tu ne le connais pas encore, il est trop tôt pour que tu aies une opinion exacte sur lui, mais n'oublie pas que l'apparence n'a jamais été sincère.

— Alors, ongles ! (Loin de s'arrêter, Beatriz n'abandonnait pas et accélérât encore plus le rythme et son verbiage. Bien que ce surnom fut terrible pour son accompagnatrice). Tu n'as pas fini de me parler des lettres et du fait que la juge ne le sait pas.

Elles continuaient à marcher, il semblait que la route ne finirait jamais. Il restait encore la moitié du chemin à parcourir. Il y avait de la place pour quelques réponses supplémentaires. Au cours de la période suivante, les deux femmes restèrent silencieuses, jusqu'à ce que la nouvelle baptisée sous le pseudonyme « ongles » ouvrit la bouche pour montrer un certain mécontentement.

— Comment m'as-tu appelé ? demanda Tamara. (Mais elle se rendit vite compte que cette réponse péjorative était une forme de protestation au mépris avec lequel elle l'avait appelé auparavant « boucles ». Elle laissa passer cette faute et poursuivit avec le récit). D'accord, tout va bien. Je te disais que ma tante, la juge, a été menacée par des lettres.

Toutes deux continuaient à galoper, on voyait déjà la proximité de la porte à frapper.

— Les lettres ne sont pas claires, la personne qui menace écrit avec beaucoup de métaphores, mais on peut apprécier le mal dans ses lettres. Et quand on t'a vu apparaître, on a pensé que quelque chose allait arriver.

Beatriz ne comprenait pas très bien, elle semblait se réveiller d'une longue sieste. Tamara la regarda et vit ce mouvement de réalité qui la possédait.

— C'est pas vrai, officier ! Tu ressembles à une funambule pieds nus sur un asphalte brûlant. (Elles s'arrêtèrent à quelques mètres de la porte). Chaque fois que quelqu'un arrive dans la décapotable, c'est pour régler quelque chose par ici.

— Mais comment diable cela peut-il être ? Ma voiture conduite par d'autres personnes ? On me l'a volée ? Je ne comprends toujours pas.

La femme regardait le soleil en voulant obtenir une réponse qui, comme on pouvait s'y attendre, ne tomberait pas du ciel ; elle arriverait beaucoup plus tard.

— Ne t'inquiètes pas, tu le découvriras tout de suite. Pour l'instant, c'est comme ça, mais ne te fatigue pas. Ce qui est important maintenant, souligna son accompagnatrice coquette, c'est que nous sommes déjà ici, au cabinet de la docteure. Mais avant...

— Tu n'arrêteras pas tant que je ne l'aurai pas lue, n'est-ce pas ? (Tamara hocha la tête). Allez, donne-moi la lettre !

Tamara lui remit.

— C'est l'avant-dernière lettre, la sixième. Ma tante a reçu la dernière aujourd'hui et je n'ai pas pu la prendre, elle la tenait dans ses mains.

Beatriz l'ouvrit et commença à la lire tout bas.

« C'est sur toi que plane la tragédie. »

Chère Lupe, et toujours regrettée ; c'est sur toi que plane la tragédie. Mais ne crois pas que ce sera seulement pour toi ; aussi pour les personnes qui t'entourent, ceux qui t'entoureront, car je suis toujours dans ta vie.

Ne crois pas que ce qui va se passer ne m'affectera pas, j'ai dû beaucoup *changer pour pouvoir combattre* ma façon d'apprécier les choses. Et bien qu'être bon soit ce qui coûte le plus, il devient aussi difficile de *se laisser aller au mal*, mais c'est la seule façon que j'ai trouvée pour attirer ton attention, une fois pour toutes. Après ce qui va arriver, tu cesseras de m'ignorer.

Je ne te demande pas non plus la lune, juste de tourner *tes sens vers moi* et mes prières. J'ai juste besoin d'un peu de ton attention, ce n'est pas plus que cela ; il n'est pas autre chose. Mais j'en ai eu assez de ta manipulation *pour te faire céder dans mon combat* pour m'approcher de toi.

Après ce qui se passe, je resterai détendu, calme, calme, et tous les *adjectifs que cela signifie, le sexe faible*, et la disculpation pour les actes que je vais effectuer pour détourner ton attention vers ma personne. N'oublie pas que toi, et toi seul, tu seras *la seule* responsable de mes actes. Sur ta conscience retombera donc moi, et depuis longtemps, je n'en ai plus.

Ne crois pas que c'était facile pour moi

de trouver la carotte que *tu devras mordre*. J'ai cherché entre tes besoins et les miens. J'ai mis en place la stratégie qui pourrait te causer le plus de remords ; quelqu'un avec qui tu es *en désaccord*, mais simultanément, le fait à produire, te faire sentir responsable de l'éloignement. Et tout ça pour que tu apprécies le mépris que j'ai ressenti pour toi pendant *cette longue période que tu crois vivre*.

Je jure que je n'ai jamais voulu que quelque chose d'aussi dur te fasse *réfléchir et faire un pas vers l'approche*. Mais, j'insiste, ton indifférence envers moi ne m'a pas laissé d'autre choix que de chercher un autre moyen *d'attirer ton attention*.

Est-ce que j'ai réussi ? Je ne sais vraiment pas, il ne reste plus qu'à voir si c'est le cas ou si je dois *prendre d'autres mesures*. Tu penses peut-être qu'elles ne sont pas nécessaires, mais je vois qu'elles doivent être plus *drastiques*. Ou peut-être une sorte d'avertissement t'indiquant que je *suis toujours là, en attente*.

Mon « je, moi, me, avec moi » veut devenir un fondu avec ton exaspérant « tu, toi, te, avec toi ». Il n'y en a plus. Mais tu aimes le rejet, et je ne peux faire que l'autre chose, ce à quoi tu ne t'attendais pas. De toute façon, *ne te blâme pas*, les choses ne sont pas toujours ce que tu veux qu'elles soient. Je le sais d'expérience, j'ai eu du *mal à l'accepter*. Mais, aussi déroutant que tu prétendes le faire, *n'oublie pas* que je ne suis coupable de rien ».

Beatriz vérifia sa tenue pourrie, se mit un peu à la maquette et se prépara à frapper à la porte. Soudain, elle

revint et donna l'occasion à Tamara. La coquette et toujours souriante couturière frappa la sonnette avec le bout de son index gauche. À ce moment-là, l'agent aux pantalons blancs serrés put voir le dessin de cet ongle : juste la même sonnette que celle qui elle appuyait.

— Comment tu savais que... ?

Elle ne put pas finir. La porte s'ouvrit et une femme brune entra. Beatriz regarda derrière la porte et, comme on pouvait s'y attendre, la femme n'était pas seule.

La consultation

Le soir où l'ancienne décapotable arriva aux mains de Beatriz, Lola Dominguez Escobar, la docteure, était tranquillement assise dans son bureau sans rien d'autre que de savourer une bière allemande à base de blé (les moines savaient ce qu'ils faisaient). Après avoir pris un demi-litre dans son récipient en verre (elle préférait ça à boire dans la bouche d'un verre), la paresse contagieuse gagnait du terrain face à l'ennui que supposait regarder l'après-midi sans rien qui puisse l'encourager ou la motiver à rester en alerte.

— Un autre après-midi triste et ordinaire, comme la grande majorité d'entre eux, dans un travail détendu, elle se plaignait, et ce n'était pas pour moins. (Dans le village, peu de choses troublantes se produisaient, sauf quelques-unes qui se donnaient rendez-vous très tard, comme quand un accident se produisait ou que la décapotable blanche arrivait aux mains d'un inconnu). Les rhumes ont une solution facile, elle poussa son soupir sur le toit.

— Qui s'en soucie ! se dit-elle, et s'apprêta à ouvrir une autre bouteille. (Elle se dirigea vers le réfrigérateur auquel elle gardait les vaccins et les médicaments. Après, elle sortit du tiroir secret une autre bouteille de cinq cents millilitres). Un jour est un jour. Maintenant, je peux me détendre.

À ce moment, la sonnette sonna.

— Merde ! Un imprévu. Alors, elle se conforma, il y aura une autre occasion pour toi, chérie, dit-elle à la bouteille

avant de la garder là où elle l'avait prisée.

Elle ferma à clé le réfrigérateur et, avec beaucoup de parcimonie, partit pour la porte au cri de « j'arrive ». En tournant la poignée et en ouvrant la porte, elle les trouva.

— Quelle surprise ! Guadalupe Cantalejo Caballero et sa charmante nièce, elle feint, Rocío Delgado Cantalejo. Qu'est-ce qui vous amenez ici ?

— Vous semblez plus détendue que d'habitude, docteur.

— Vous êtes une bonne observatrice, Vôte Honneur ! s'écria la docteur, qui ne parut pas étonnée de l'observation de la juge. Je vous offrirais bien une bière, mais j'imagine que vous venez pour un sujet officiel et il serait moche d'accepter de boire.

— Oh, non ! Bien sûr, nous sommes ici pour un sujet officiel. Et nous avons pensé prendre un café, mais ni l'un ni l'autre ne nous empêchera de prendre un autre type de collation, déclara Guadalupe Cantalejo. J'aurais préféré du jus ou du soda, mais je ne refuse jamais une bière. Vous les avez à côté des poches de sang ?

— Non. Elles sont dans l'autre frigo, dans le compartiment inférieur. Je vais les chercher, Rocío Delgado Cantalejo, tu pourras la prendre ?

— Bien sûr que oui, affirma-t-elle, j'ai déjà allaité mon bébé.

— Quelle bonne occasion ! lâcha Rocío.

Au même moment, la docteur alla au frigo et prit les trois bières attendues.

— Il y en a toujours, répondit Lola en les remettant, comme qui passe le témoin dans une course de relais.

— Nièce, peux-tu ?

Elle lui donna la bière et Rocío dégaine immédiatement son pistolet et, avec le canon, elle déboucha les bières, la sienne et celle de sa tante.

— Voulez-vous que j'ouvre la votre, docteur ?

— Ne vous inquiétez pas, femme, je préfère le faire à l'ancienne.

Puis la docteur planta ses dents sur la capsule et ouvrit la bouteille.

— Très bien ! Tout le monde est content, ajouta la juge.

Pendant qu'elles buvaient, l'inévitable apparut ; découvrir la raison de cette visite inattendue. Même si la docteur n'était pas vraiment en train de commencer. Elles passèrent les premières minutes tranquillement à savourer cette fermentation de blé, recette originale du XVII^e siècle, mais quand la bouteille était à moitié vide, Lola déclara qu'il s'était écoulé suffisamment de temps pour briser la glace de la rencontre et se proposa d'écouter les deux femmes qui étaient présentes dans son petit cabinet médical ce soir-là.

— Alors ?

Elle se tourna vers la juge et sa nièce avec un visage de fausse devineresse.

— La blonde est très bonne ! lâcha Rocío.

Elle regarda sa tante avec un visage d'attente, leva les sourcils et sa tante tomba dans le détail.

— Ah ! Oh, pardon ! Je n'aime pas parler pendant que je profite. (Elle regarda la bouteille avec désir, leva le coude et la laissa immédiatement sèche). La décapotable est de nouveau arrivée. Et cette fois aux mains d'une femme.

La docteur, qui se trouvait avec une gorgée de bière dans la bouche, voulut rapidement l'avalier sans la savourer, mais finit par la cracher.

— Dommage ! Je n'ai pas eu le temps !

— Pardon ? demanda la nièce du juge.

— Non, rien, s'excusa-t-elle et avec peu d'intrigue demanda :

«Encore la vieille décapotable ? Depuis quand n'apparaissait-elle pas ?

— Ouf ! Je ne saurais dire ; je crois que c'était en septembre il y a quelques années, réfléchit Guadalupe Cantalejo. Oui ! C'était à ce moment-là, mais je ne peux pas concrétiser le jour.

— Tu as vraiment bonne mémoire, ma tante.

— Merci, ma nièce, mais à l'instant, elle le pensa. Non, non ! Un instant. La dernière visite de la décapotable eut lieu bien avant. Je l'associâi à l'arrivée de ce type qui apparut dans la rivière. Il n'est pas arrivé dans un véhicule, et personne n'a su comment il est arrivé là. Donc, non, je ne me souviens pas de la dernière visite de l'ancienne voiture.

La docteure accorda peu d'attention aux paroles de la juge et poursuivit ses questions.

— Et vous dites que c'est une femme qui l'a conduit ? Quel choc ! Jusqu'à présent, ce sont toujours les hommes qui l'ont conduit, non ? Et, est-elle arrivée sur le chemin habituel ?

— Affirmatif, et en tenue d'homme, lâcha Rocío tout en buvant la dernière gorgée de la bouteille.

— En tenue d'homme ! Encore plus étrange. Il faut la reconnaître, n'est-ce pas ?

— Oui, il faut l'examiner, dit la juge avec un certain degré de déception qui ne passa pas inaperçue par la docteure. Puis, au procès.

— Attendez ! La docteure s'arrêta. (Elle semblait s'en être rendu compte). Que portait-elle ?

— Un pantalon, docteure, voilà à quel pointelle s'est montrée extravagant. Je n'ai pas vu femme plus vulgaire, dit Rocío avec une tête de dégoût.

— Eh bien ! Un procès ? Est-il nécessaire ? Lola fut étonnée. Qu'a-t-elle fait ? Écraser quelqu'un ?

— Pire encore, elle portait un badge de police et un pistolet non réglementaire, devança encore Rocío. Et ma tante, ici présente, pense que c'est faux. En fait, ça ne

ressemble pas aux plaques de police que nous avons ici.

— C'est intéressant ! Une femme en pantalon, comme un mec, portant une fausse plaque de police et armée. (La docteur regardait sa bouteille déjà vide). Et où est-elle ?

— Ma cousine Tamara l'amène.

— Ta cousine Tamara ?

— Oui, c'est la seule cousine que j'aie avec ce prénom.

— Ah ! Bien sûr ! Mais pour l'instant, je ne me souviens pas de son visage. Je connais tellement de femmes qui portent le nom de Tamara que je ne saurais dire laquelle est ta cousine.

— Tamara Castillo, souligna Rocío.

— Je ne peux toujours pas discerner ; Castillo.

Elle resta pensive pendant un très court laps de temps, juste ce qu'il fallut à la juge pour résoudre la situation.

— Tamara Castillo Cantalejo, ma nièce.

— Ah, d'accord ! elle se surprit. Oh, bien sûr ! Ta nièce Tamara Castillo Cantalejo, la couturière. Je suis sûre qu'elle l'amènera en faisant un détour. Je ne sais pas pourquoi elle aime tant les métaphores.

— C'est un mystère de la vie, docteur. Ma cousine, la couturière, est unique. Je ne sais pas quand elle arrivera.

— Ce n'est pas grave ! Vous voulez une autre verre ?

— Vas-y ! dirent à la fois tante et nièce.

Elles décidèrent de raccourcir le temps d'attente, avec une bière à la main et en parlant de choses de femmes pendant que Tamara et Beatriz se faisaient attendre. Elles parlèrent de la divinité féminine et du manque de respect qu'il y a à s'habiller comme un mec. Elles défendaient la nécessité de la coquetterie de la femme face à la brutalité de l'homme, de la grande capacité de compréhension de la femme face à l'entêtement de l'homme, et de la force multiorgasmique des femmes par opposition à l'affaissement masculin que tant d'insécurité causait au sexe

faible : l'homme.

— Ma cousine, Tamara Castillo Cantalejo, a toujours considéré le dicton comme bon. Celui qui dit « cherchez un homme avec un cerveau, ils ont tous une bite ». Et je dois admettre que, bien que je ne sois pas d'accord avec elle, elle a tout à fait raison.

— Évidemment, disait joyeusement la juge. Tu ne peux pas leur en demander plus. Ils sont incapables de comprendre la valeur du simultané et ils sont nuls pour ça.

La docteure hochait la tête en pensant à cette horrible idée.

— Une femme en vêtements d'homme. Les vêtements féminins sont plus subtils et élégants, pourquoi une belle femme voudrait-elle porter des vêtements masculins ?

Toutes ces conversations firent sécher les lèvres de la tante et de la nièce, ce qu'elles arrangèrent avec une autre pinte de bière de blé. Lola nota dans son agenda l'impérieuse nécessité d'apporter plus de bouteilles à son cabinet médical.

— Il m'en reste peu ! elle s'exclama à voix basse.

Et, après tout ce bavardage et cette ingestion insensée, une nouvelle question est arrivée.

— Eh bien, meuf, quand allez-vous baptiser votre enfant ?

— Quand je connaîtrai le nom de cet enfoiré, docteur.

— Et qu'attendez-vous pour lui demander ?

— C'est une question de dignité et de fierté. C'était sa faute et c'est lui qui devra réparer son erreur, disait durement la mère de la fille. Ouh ! C'est moi ou le sol vacille ?

— C'est toi, ma nièce, mais ne t'inquiète pas, nous sommes en congé et il n'y a pas de problème à boire quelques verres. Dommage qu'on n'ait pas assez de cartes pour jouer au bluff.

— On est peu, ma tante. Bien que si ma cousine et la prétendue policière arrivaient bientôt, peut-être...

Lola évita de jouer et continua avec le vertige.

— Si vous, qui mesurez presque deux mètres, vous sentez étourdie ; imaginez comment nous pouvons être votre tante et moi.

À ce moment-là, quelqu'un frappa à la porte ; trois touches sèches et consécutives.

— Enfin ! Ma cousine, se hâta de dire Rocío.

— Tant mieux ! Il n'y avait plus de bières pour une autre tournée, la docteure rit. J'arrive !

Elle ouvrit la porte et là, elles les virent ; Tamara avec sa jupe blanche évasée. Celle-ci, voyant le peu de bon sens transmis par la docteure, regarda ses ongles et parla avec de sérieux doutes en regardant Lola bâiller.

— Je ne pense pas que cette situation soit le point d'interrogation, il reste encore deux ongles devant.

Beatriz la regarda de haut en bas. La docteure lança le même geste vers l'inconnue, et s'avança pour la saluer.

— Mince ! Quel pantalon plutôt serré ! Un peu plat à l'entrejambe.

Beatriz comprit les paroles de la docteure et voulut sauver la situation.

— Bien sûr ! Je suis une femme, vous vous attendiez à quoi ? (Et devant le geste de mépris de la docteure, elle poursuivit sa légère plaidoirie de défense). C'est l'avantage d'être une femme ; nous sommes capables de nous habiller comme les hommes, mais sans perdre notre féminité. Indépendamment du sentiment.

Lola fut prise dans ces affirmations, leva un sourcil et comprit que, peut-être, et même si la jeune femme continuait à défendre le vêtement, elle se précipita dans son jugement pour évaluer l'inconnue.

— J'ai définitivement raté un premier diagnostic, mais

seulement par pure ignorance. Non, vous n'êtes pas bien sur le toit !

En voyant le visage dégoûtant de celle-ci, avec l'incertitude et l'incrédulité avec laquelle la docteure était habillée, Beatriz dut se défendre de nouveau.

— Qu'est-ce qui arrive aux femmes de ce village pour avoir quelque chose contre les pantalons ?

— De Penrose ? Par hasard, vous ne seriez pas un extraterrestre ? Il est clair que vous devez passer un examen. Entrez, s'il vous plaît.

Les deux femmes entrèrent. Présumée coupable de falsification et de possession illégale d'armes, Beatriz laissa tomber ses yeux sur les femmes qui se trouvaient déjà dans la pièce. Le regard un peu embrumé, la juge avec la raison un peu à l'envers, et enfin remarqua les mouvements maladroits de la docteure. Elle sut que quelque chose n'allait pas, alors elle regarda celui-ci et ce côté de la pièce jusqu'à ce qu'il trouve des bouteilles éparpillées dans la pièce.

— Ah, non ! Cette docteure ne posera pas une seule main sur moi. Vous êtes ivre !

— Ne dit pas de bêtises, s'il vous plaît ! Venez et laissez-moi vous regarder. (Et avec un mauvais geste, Beatriz s'approcha et se laissa reconnaître). Je vous sens un peu étourdie, hein. Avez-vous mal à la tête ?

— Comment savez-vous que j'ai mal ? L'officier de police fut choquée par le diagnostic de la marée docteure. On dirait que vous n'avez pas bu !

— Femme ! Boire trois bières d'un demi-litre n'est pas boire, et encore moins être ivre, se défendait la docteure en observant les pupilles de la détenue. Voyons si je devine, vous aviez déjà mal quand vous êtes sortie de la voiture.

— Oui ! Beatriz continuait à s'émerveiller. Juste au moment où je suis descendu. C'est une douleur légère et incessante. Je sens qu'il y a quelque chose d'autre que vous

ne m'avez pas encore dit, dit-elle sans regarder les autres femmes.

Mais aucune d'entre elles n'y prêtait attention.

— Ce qui est normal dans votre cas.

— Ce qui est normal ?

La docteure sauta sur la question et agit rapidement.

— Calmez-vous. Vous devez prendre quelques pilules pour contrôler vos nausées et un analgésique pour cette légère douleur, avant qu'elle ne s'aggrave. Dans quelques heures, vous serez jugée, mais d'abord, je dois prélever un échantillon de sang et, si possible, de l'urine.

— Que racontez-vous, merde ? Quelle manie de vouloir me juger !

La policière ignore les analyses et se concentra sur le procès.

— Si tu es une policière, comme tu le prétendes, tu dois savoir que c'est la procédure. Il n'y en a pas d'autre, ajouta la juge. Discussion terminée !

— Je ne comprends rien ! On m'accuse de mensonge, mais on ne me lit pas mes droits et on ne me procure pas d'avocat d'office. Je n'ai pas non plus la possibilité de téléphoner.

— Tout en son temps, jeune femme, disait Guadalupe Cantalejo en décrochant le téléphone du cabinet médical de la docteure.

Après l'approbation de Lola, elle appelait le tribunal :

— Oui, je suis la juge. Nous allons faire un procès rapide, alors préparez la salle d'audience.

Beatriz n'entendait que ce que la juge disait.

— Ah ! L'accusée aura besoin des services d'une avocate. Oui, d'office. Bien sûr ! Elle devra être présente pour la défense de la détenue. (La juge attendit la réponse de son interlocutrice). D'accord, cette avocate me va.

— Quoi ? cria Beatriz pendant que la juge raccrochait le

téléphone, et la repris.

— Tiens, passe ton appel.

Beatriz composa un numéro et le message robotisé lui dit que celui-ci n'existait pas. Elle insista de nouveau sur le même numéro.

— Quelle insolite ! elle se plaignit.

Elle appela un autre, mais il eut le même sort : « Numéro de téléphone inconnu ».

— Quoi ? Personne ne répond ?

— Ce n'est pas ça, il semble que les deux numéros appelés sont inconnus.

— Cela arrive souvent, laissa tomber Tamara. (Et, sous le regard incrédule de Beatriz, elle fut plus explicite). Pour autant que je sache, le nombre de fois où quelqu'un est arrivé dans la vieille décapotable blanche, il lui est arrivé le même qu'à toi : Nombre inconnu.

— Ah ! Ne gâche pas tout !

Et c'est ce qui s'est passé jusqu'à la prise de sang. L'analyse d'urine n'a pas pu être faite, elle refusa.

Les femmes passèrent les dix minutes suivantes à discuter de cette affaire troublée. La détenue, bien qu'elle n'ait jamais vu le film (si bien défendu par Almodóvar), sentit qu'elle était au bord de la dépression nerveuse aux yeux des autres. (Et c'est ce qu'elles dirent). L'étourdie Beatriz semblait désolée, sans rien y comprendre et avec l'incertitude d'affronter un jugement stupide.

— Cela ne ressemble qu'à une émission de caméra cachée, où tout le monde rit de la naïveté et de l'innocence de la victime qui, bien sûr, cette fois, c'est moi. Où se cache la caméra ?

Ça se termina ainsi, jusqu'à ce qu'elle soit transférée dans le petit bâtiment de justice du village.

Le procès et les 14 secondes

— Quelle folie de jugement ! dit Beatriz à haute voix alors qu'elle était escortée par Rocío et sa cousine Tamara. C'est pas vrai ! (Beatriz les regarda attentivement). Un procès où il n'y a que des femmes, et toutes en jupe ou en robe ? Toutes sauf moi. Ça se présente mal, n'est-ce pas ?

Elles ne répondirent pas.

Elles entrèrent dans la salle, les nièces de la juge restèrent à l'extérieur. À l'intérieur, Ana Fernández Calero les attendait ; la procureure se frottait régulièrement les lunettes. Trois fois de suite, Beatriz la regardait et s'étonnait de ce tic. Une autre femme entra dans la salle d'audience, Carmen Calero Beltrán, l'avocate d'office, qui demanda immédiatement une légère pause pour pouvoir parler à sa représentante, mais cela lui fut refusée par la juge. Le motif : Mensonge infraganti.

— Ce n'est que pure formalité, avocate, déclara la juge. J'étais présent et je n'ai pas besoin d'autres preuves pour savoir ce qui s'est passé.

— Votre Honneur, avec votre permission, les choses ne sont souvent pas ce qu'elles semblent être.

— Madame l'avocate, me traitez-vous de menteuse ?

— Pardonnez mes paroles stupides, Votre Honneur. L'élégante avocate de la défense s'excusa. (Elle connaissait parfaitement le visage de la juge). Ce n'était pas mon intention. Je dis juste que, parfois, il peut y avoir quelques malentendus.

— Il n’y a pas de malentendu. Fin ! (Elle mit le sablier sur la table et posa la première question). Quel est votre nom ?

Le sable commença à tomber.

L’accusée ne comprenait pas ce qu’était le sablier, elle regarda les aiguilles de sa montre-bracelet, et quatorze secondes passèrent avant que tout le sable du petit sablier ne tombe.

— Qu’est-ce que c’est ?

L’avocate de la défense fit appel de la santé mentale de la juge et celle-ci rejeta de nouveau la demande de suspension.

— Je pense que la question posée par l’accusée prouve que cette femme s’est identifiée comme une fausse agent de police, en plus de porter une arme non réglementaire et sans licence pour la porter. Il n’y en a pas d’autre, condamna la juge.

Encore embourbée dans ses pantalons blancs serrés, Beatriz n’assimilait toujours pas cette situation surréaliste et explosa de manière impulsive :

— Je ne suis pas une trompeuse, et si c’était le cas, quel serait mon but ? Déposer mon arme pour être arrêté ? Mais, quel genre de procès est-ce, où un sablier est placé sur la barre et je ne suis pas autorisée à parler à l’avocate qui m’a été assignée pour ma défense ?

— C’est un procès rapide, donc tout doit être rapide. Vous devriez le savoir, déclara la juge. C’est comme un rapide test de calcul mental. Si vous ne mentez pas, vous n’avez pas besoin de plus de quatorze secondes pour répondre. Il est clair que cette femme...

— Mon Dieu ! Mais qu’est-ce que c’est que cette folie ?

Beatriz continua sa plainte et ne laissa pas la juge finir la phrase. Immédiatement, et en sachant ce qui pourrait se passer si elle n’intervenait pas très rapidement, son avocate l’excusa.

— Votre Honneur, excusez ma défenderesse. Elle est un peu désorientée et ne réfléchit pas bien, se termina-t-elle en gesticulant pour que l'accusée cesse. (Elle s'approcha subtilement d'elle et lui parla tout bas). Tais-toi, tu ne sais pas comment la juge joue des mauvaises tours !

Et, bien qu'elle ne comprenne rien à cette scène absurde, Beatriz se tut.

La procureure resta assise, cette fois-ci, elle ne fit pas un seul geste.

— Je crois que j'en ai vu assez pour prononcer la sentence, dit Guadalupe Cantalejo.

— Avec votre permission, demanda doucement Carmen. Donnez-vous votre autorisation pour que je m'approche de la barre ?

La juge accepta, et la procureure et l'avocate avancèrent jusqu'à se prosterner devant elle. Elles commencèrent par un chuchotement impossible à déchiffrer par Beatriz, qui se trouvait totalement déséquilibrée et en relâchant (à voix basse), une sorte d'inconvenance qui la conduisit à soutenir que ce procès ne pouvait qu'être une blague enregistrée avec caméra. Mais, au lieu de se retourner contre cette folie, elle attendit de voir ce qui arriverait à cet insensé de jugement. Pendant ce temps, les trois femmes parlaient à voix basse :

— Guadalupe Cantalejo Caballero, tu sais parfaitement que cette femme est venue dans la vieille décapotable, et tu connais bien les détails à propos de ceux qui y viennent.

— Je sais, Carmen Calero Beltrán, mais elle n'a jamais été conduite par une femme avant.

— Elle a raison, ma tante, soutenait Ana, la procureure.

— Et pourquoi n'es-tu pas intervenue, ma nièce ? L'avocate lui reprochait.

— Parce que ce n'était pas nécessaire. Si la juge, ici présente, était sur la scène, qui vais-je appeler comme témoin, la personne chargée de recueillir des preuves et des

témoignages, ainsi que de rendre un verdict ? se défendit Ana. Il est clair que c'est un non-sens, mais il est vrai que si cette femme était une policière, elle saurait les règles et les lois. Et aussi cette affaire des jugements rapides, principalement le détail des quatorze secondes. Les jugements rapides sont rapides en tout, c'est pour cela qu'ils ont été créés, mais il est aussi vrai qu'elle est arrivée dans l'ancienne décapotable délabrée, Ana continuait avec son baratin. Il est donc certain qu'elle ne connaît pas notre fonctionnement juridique. J'aimerais pouvoir déchiffrer le règlement pour qu'elle le sache, mais c'est le travail de sa défenderesse, poursuivait la procureure, cette fois encore comme défenderesse de l'accusée. Et Votre Honneur, avec votre permission, permettez-moi de vous dire qu'il serait juste que l'avocate ait parlé à sa défenderesse avant même d'entrer dans la salle d'audience pour être jugée. Mais je comprends aussi que si elle a été prise en flagrant délit, il est normal que le procès soit rapide et qu'elle ne mérite même pas la défense. Donc, je bien fait de me taire. Mais d'un autre côté... et elle jeta un autre « mais ». (Ses deux auditrices montraient déjà des aspects de débordement avec les contradictions que l'inconstante procureure soutenait dans cette affaire, et dans toutes les affaires dans lesquelles elle intervenait). Je dois admettre qu'il y a clairement des doutes, car si elle venait commettre un crime, pourquoi elle déposerait son arme sans sourciller ?

— Très bien exposé, ma nièce. Bien que cela devrait être mon travail, elle est ma défenderesse.

— Oui ! Tu aurais pu parler, femme, personne ne te l'a interdit.

Sa nièce, la procureure, s'excusa, tout en haussant les épaules et en portant ses lunettes. Très lentement, et avec le majeur de sa main gauche, elle pressa légèrement sur le centre de la monture. Un geste qui incitait à la provocation.

Sa tante serra les dents.

— La juge ne m’a pas laissé le choix. De plus, tu parles pour trois. Calme-toi et laisse-moi parler.

La juge intervint dans le débat entre la procureure et l’avocate de la défense.

— Mesdames, dit-elle sur le même ton que les deux autres femmes employaient, je suis ici, et j’entends et je comprends tout ce que vous disiez.

Ana et Carmen se regardèrent l’une l’autre. Et la procureure commença à parler japonais :

— Wakatta ! Nihongo de hanashitara dōdesu ka, oba-san ? Saibankan wa kono gengo o hanasu hōhō o shirimasen.⁵

— Tu parles très bien japonais, ma nièce ! Mais je n’ai rien compris.

— Rien du tout ? demanda la procureure. Et vous, Votre Honneur ?

— La même chose que ta tante, rien de rien.

— Alors, j’étais sur la bonne voie. Mais bien sûr, tu aurais pu étudier le japonais, femme. Alors comment veux-tu que je parle et que Guadalupe Cantalejo Caballero, ici présent, ne sache pas de quoi nous parlons ? Hélas ! Il m’est difficile, très difficile de comprendre comment l’être humain est capable de différencier une langue sans même savoir quoi que ce soit à ce sujet.

La juge et l’avocate de la défense furent stupéfiées.

La litanie des trois se poursuivait, et l’accusée, sachant qu’elle ne pouvait pas savoir de quoi elles parlaient, décida de ne plus prêter attention et se concentra à lever le cou et à le déplacer lentement d’un côté à l’autre. Elle fredonnait la chanson du mythique groupe anglais ; étourdie et confuse⁶,

⁵ — D'accord ! Que penses-tu si je parle en français, ma tante ? La juge ne maîtrise pas la langue.

⁶ Dazed and confused — Larkin Poe.

elle contemplait le magnifique intérieur de la salle. Elle se retourna et fut éblouie par la signature de l'énorme toile qu'elle regarda à sa gauche : « Adolf Hitler ».

— Putain ! chuchota-t-elle. (Puis elle resta silencieuse tout en regardant le tableau). La même signature que le tableau que j'ai vu au bar.

Elle resta là, repliée sur soi-même, tandis que le trio de femmes était encore en pleine négociation.

— Soyons clairs, s'il vous plaît ! La juge parlait toujours sur ce ton bas. Vous êtes l'avocate de la défense et vous êtes la procureure. Qui va commencer ? (D'ailleurs, elle tourna son regard vers Ana). J'espère que c'est la dernière fois que vous jurez dans mon salon.

— Excusez-moi : Mea culpa. J'ai souffert d'un lapsus linguae. La procureure s'excusa.

Et l'avocate commença à parler.

— Madame la juge, avec votre permission. Que diriez-vous d'une pause avec un peu d'encouragement ? Avant d'arriver dans la salle, j'ai préparé de nouveaux biscuits avec un grand changement de conception et de goût. On pourrait dire que ce sont des biscuits de gaufrette croustillante, fourrés avec une nouvelle formule savoureuse. Vous pourriez les déguster pendant que je parle à ma cliente.

— Essayez-vous de m'acheter ?

— Non ! Pas du tout. Dieu me préserve ! Je n'y avais même pas pensé. Je dis juste qu'il faut que je parle à ma cliente. Je dois l'expliquer les procédures protocolaires qui régissent un procès rapide et, étant donné que l'honorable députée aime mes biscuits, il me semble juste que, pendant que je raconte à ma défenderesse les procédures judiciaires, vous pourrez me donner une estimation de leur goût avant de les mettre en vente. Vous serez la première et la seule à les goûter ; je ne les ai jamais faites auparavant comme

gaufrette et je ne sais pas si l'élaboration est correcte.

Cette proposition absurde fit que Guadalupe Cantalejo fixât son regard sur le sac que Carmen apporta dans la salle. Elle resta réfléchie à la proposition et à la demande de suspension d'audience demandée par l'avocate de la défense et propriétaire de la pâtisserie où Guadalupe Cantalejo, presque tous les jours, achetait les délicieux biscuits d'avoine.

— Procureure, dites-moi, que pensez-vous de cette idée ? demanda la juge.

— Eh bien... Je ne suis pas une amatrice de biscuits et je me sens incapable d'en manger, et encore moins de nouveaux, sans connaître le degré de sucre ou d'acidité qu'ils pourraient avoir, mais je comprends que la pause est juste et nécessaire. Ainsi, on pourrait finir ce procès sans plus d'interruptions.

— Super ! (L'avocate et la procureure se retirèrent de la barre et la juge parla à nouveau à haute voix). Très bien, nous allons prendre une petite pause. Au fait, avocate.

Guadalupe Cantalejo fit un geste en l'invitant de nouveau à s'approcher de la barre.

Carmen prit le sac en papier où elle cachait une douzaine de nouveaux biscuits et les lui donna. Et la juge l'interpella encore à voix basse.

— J'ai eu des doutes après que votre nièce l'a dit ; sont-ils plus sucrés ou plus salés ?

— Vous pourrez le vérifier dans un instant. Votre Honneur est l'une de mes plus fidèles clientes, votre verdict me sera utile en ce qui concerne cette nouvelle recette. Mais je dois vous avertir que la pâtissière, c'est moi ; celle qui doit vous offrir un goût inconnu qui vous donne une nouvelle stimulation et vous procure le plaisir de profiter d'un nouveau biscuit. C'est la même chose que tout musicien devrait faire pour composer un morceau.